



HAL
open science

Des modes d'existence de la marche urbaine

Jean-Paul Thibaud

► **To cite this version:**

Jean-Paul Thibaud. Des modes d'existence de la marche urbaine. Thomas, Rachel. Marcher en ville, Editions des archives contemporaines, pp.29-46, 2010. hal-00995495

HAL Id: hal-00995495

<https://hal.science/hal-00995495v1>

Submitted on 10 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Des modes d'existence de la marche urbaine

Jean-Paul Thibaud

in Rachel Thomas (ed.) *Marcher en ville*.
Editions des archives contemporaines. pp.29-46

La marche à l'épreuve de l'enquête

Qu'est-ce qu'habiter la ville en passant ? Telle est sans doute une des énigmes les plus stimulantes que suscite le thème de la marche urbaine. Sitôt que l'on met cette question à l'épreuve d'investigations de terrains, on est conduit à expérimenter de nouveaux dispositifs d'enquête. Transitoire et mouvante par définition, la marche résiste à toute posture par trop statique, objectivante et unidimensionnelle. Plutôt que de se laisser réduire à un objet clairement délimité pouvant être mis à distance, elle invite à varier ses angles d'approche et à s'engager dans l'expérience qu'il s'agit précisément de décrire. Comme on l'aura compris, notre propos est de mettre la marche à l'épreuve de l'enquête¹.

Tenter de rendre compte d'une conduite aussi élémentaire et quotidienne n'est pas sans difficulté. En effet, l'évidence d'une telle pratique la rend particulièrement insaisissable, tant les phénomènes les plus familiers sont également les plus difficiles à appréhender. Quoi de plus banal et quelconque que de marcher ? Nous retrouvons ici le problème de l'ordinaire tel qu'il a pu être thématiqué par des auteurs aussi différents que Georges Pérec, Maurice Blanchot ou Harold Garfinkel. D'une certaine manière, il s'agit de mettre à jour ce qui va de soi en n'oubliant pas la part d'étrangeté présente dans les pratiques les plus quotidiennes. Comme le remarque Harvey Sacks : « Il y a une activité qui consiste à 'être comme tout le monde', et cette activité implique que l'on observe le monde, soi-même, les autres et les objets pour voir en quoi le moment vécu est ordinaire »².

La difficulté est d'autant plus aigüe qu'avec la marche il s'agit d'une activité d'ordre essentiellement corporel, s'appuyant sur des compétences et des savoir-faire très largement incorporés et naturalisés. Comment décrire alors ce qui opère en deçà du niveau de discours ? Cette fois c'est Maurice Merleau-

¹ Cet article s'appuie sur une recherche intitulée « Des villes qui marchent. Tendances durables en santé, mobilité et urbanisme » (recherche ANR dirigée par Yves Winkin, ENS Lyon, en partenariat avec le Cresson et d'autres équipes françaises et suisses). L'équipe du Cresson était composée de Jean-Paul Thibaud (responsable scientifique), Aurore Bonnet, Martine Leroux et Rachel Thomas. Une version très abrégée de cet article a été publiée dans la Revue Urbanisme (n° 359, 2008).

² Harvey Sacks « Faire 'être comme tout le monde' » In *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*. sous la direction de Jean-Paul Thibaud, Bernin : Editions A la Croisée, 2002, p. 206

Ponty qui pourrait être convoqué, avec sa notion d'intentionnalité motrice, Marcel Mauss avec ses techniques du corps, ou bien encore Anthony Giddens quand il insiste sur l'importance de la conscience pratique : « Lorsqu'un chercheur réduit le niveau de connaissance qu'ont les agents de ce qu'ils font à ce qu'ils peuvent en dire, quels que soient leurs styles de discours, ils occultent une part considérable de la compétence de ces agents. Pour cette raison, l'étude de la conscience pratique doit faire partie intégrante des travaux de recherche »³.

A l'insignifiance supposée de l'ordinaire se rajoute donc aussi l'énigme du corps en acte. Ces deux composantes de la marche doivent être intégrées au travail d'enquête et en devenir pour ainsi dire les axes directeurs. Pour tenir ensemble une interrogation sur la constitution du monde naturel (l'ordinaire) et sur l'accomplissement des activités pratiques (le pratique), on s'appuie généralement sur deux grandes traditions philosophiques. D'une part, l'inspiration d'ordre phénoménologique fait valoir le corps vécu et le mouvement d'empathie entre l'enquêteur et l'enquêté ; d'autre part, l'apport issu du pragmatisme insiste plutôt sur les performances pratiques et le caractère public des conduites observables. L'expérimentation méthodologique que nous proposons ici à partir de la marche consiste à conjuguer et hybrider ces deux approches à l'aide de techniques d'enquête ad hoc.

Retenons pour l'instant quelques arguments relatifs à la marche et guidant nos choix en matière d'enquête de terrain.

Conjuguer la marche au pluriel

Reconnaissons tout d'abord l'extraordinaire variété des modes d'existence de la marche. Diversité des *figures* de la marche avec celle du flâneur nonchalant des passages parisiens ou du nomade pressé des aéroports internationaux, du touriste curieux des centres historiques ou du consommateur affairé des galeries marchandes... De toute évidence, la ville se prête à des expériences passantes de toutes sortes. Diversité également des *approches* de la marche quand elle est étudiée en termes d'action pratique (ajustements corporels à l'environnement immédiat) ou d'interaction sociale (formes de civilité entre passants), d'expression habitante (configuration des manières d'habiter) ou de représentation culturelle (évolution de l'imaginaire piéton). Là aussi, nombreuses sont les entrées possibles pour aborder la marche. Diversité enfin des *usages* de la marche se présentant tour à tour comme un analyseur de l'expérience ordinaire des citoyens ou un enjeu d'aménagement des espaces publics contemporains, un instrument d'intervention artistique en milieu urbain ou une orientation méthodologique donnant corps aux terrains d'étude... Bref, non pas *une* marche, unique et générique, mais *des* marches, plurielles et

³ Anthony Giddens *La constitution de la société*. Paris : P.U.F., 1987, p. 41

spécifiques. Autrement dit, c'est à un pluralisme méthodologique que nous sommes conviés, croisant les regards et diversifiant les données.

Prendre la marche par le milieu

S'il s'agit de conjuguer la marche au pluriel, c'est aussi dans la mesure où elle ne cesse de s'acclimater aux lieux traversés. Pour aussi élémentaire qu'elle soit, cette activité n'a de sens que rapportée à ses entours et articulée aux situations qu'elle mobilise. Comme le remarque fort justement Jean-Luc Lannoy, dans la marche « nous ne traversons pas seulement l'espace linéairement d'un lieu à l'autre, mais nous nous mouvons aussi en lui et le découvrons selon la globalité et la multiplicité de sa rythmicité »⁴. C'est que marcher ne consiste pas tant à se déplacer dans la ville qu'à s'immerger en elle et à s'embarquer avec elle : avec le sol sous les pieds, avec autrui à proximité, avec la rue comme stimulant. Si bien qu'étudier la marche nécessite d'intégrer l'environnement qui l'informe et de spécifier le contexte à partir duquel elle s'actualise. Cela consiste à s'intéresser aux formules d'accompagnement des corps en mouvement. Il en va ici de notre capacité à décrire dans un même mouvement l'imbrication étroite entre les pratiques de la marche en ville et l'expérience des ambiances urbaines. Bref, non pas la marche *pour* elle-même, déconnectée des conditions qui la rendent possible, mais la marche *selon* l'ambiance, en lien étroit avec les qualités et propriétés du monde environnant.

Mettre la marche en pratique

Marcher procède de cours d'action impliquant des dynamiques temporelles, des agencements de mouvements et des rythmiques corporelles ne pouvant être saisies que sur le vif, au moment même où elles se déroulent. Autrement dit, prendre la marche par le milieu suppose de l'approcher en tant qu'effectuation concrète et processus en acte, en développant une ethnographie incarnée redonnant au corps sa juste place aussi bien dans le corpus constitué que dans la démarche mise en œuvre. Plutôt que d'étudier la marche après coup, une fois accomplie, dans une visée rétrospective, il s'agit d'accompagner au présent le mouvement qui l'anime, en proposant une approche proactive. Bref, non pas l'espace tel qu'il a été parcouru mais l'expérience en marchant. Sans doute n'est-ce pas un hasard si la marche est utilisée comme la métaphore par excellence du processus en cours, quel que soit celui-ci. C'est ainsi qu'un des enjeux de ce travail est de mener de front une approche de la « marche-objet » (comme thème de recherche), de la « marche-instrument » (comme dispositif d'enquête) et de la « marche-processus » (comme dynamique en cours). L'objectif est donc d'approcher autant que possible la marche en train de se faire, en expérimentant des situations

⁴ Jean-Luc Lannoy *Langage, perception, mouvement*. Grenoble : Editions Jérôme Millon, 2008, p. 211

d'enquête mobilisant le corps des enquêteurs tout autant que celui des passants.

La marche aux trois personnes

Pour mettre en œuvre le caractère pluriel, contextuel et dynamique de la marche en milieu urbain un dispositif méthodologique expérimental a été mis en place. Celui-ci convoque une triple perspective : Je – Tu – Il. Cette marche aux trois personnes – à la 1^{ère}, 2^{ème} et 3^{ème} personne – propose à chaque fois une situation d'enquête en mouvement, une manière de mettre en mot l'expérience in situ, une façon de mettre en perspective les vécus habitants et une mise à l'épreuve du terrain d'étude par la technique d'enquête elle-même. Indiquons très schématiquement comment ces quatre opérations se concrétisent au niveau des techniques d'enquête :

- En ce qui concerne la marche à la 1^{ère} personne, l'opération principale consiste à *explorer* le terrain d'étude en en faisant une *description*. Chaque enquêteur produit ainsi un texte descriptif qui est soumis à *discussion* au sein du collectif de chercheurs. Selon les terrains d'enquête, cette exploration est plus ou moins évidente, selon la complexité morphologique du quartier mais aussi selon le degré d'*hospitalité* des lieux traversés (par exemple, certains se prêtent facilement au séjour ou à la curiosité tandis que d'autres tendent à induire des phénomènes de fuite ou de répulsion). De ce point de vue, l'enquêteur devient ici un révélateur des phénomènes ambiants.

- En ce qui concerne la marche à la 2^{ème} personne, l'opération principale consiste à *accompagner* des passants dans leur trajet tout en réalisant un *entretien* avec eux, et en leur demandant en particulier de nous faire part de leur expérience quotidienne de la marche. Les paroles habitantes sont ensuite rapportées les unes aux autres et soumises à une *analyse croisée*. En s'adressant directement aux passants dans la rue, les enquêteurs sont à même de tester leur degré *disponibilité* ainsi que les formes dominantes d'interaction sociale en public (bienveillance, suspicion, évitement, insécurité, convivialité, indifférence,...).

- En ce qui concerne la marche à la 3^{ème} personne, l'opération consiste à *suivre* les passants à distance raisonnable tout en faisant un *récit* de leurs parcours. Les conduites observables sont alors mis en *contexte*, rapportées aux divers paramètres contextuels émergents, qu'il s'agisse des lieux eux-mêmes, des morphologies spatiales, des moments et horaires de la journée, des situations sociales, des types d'aménagements... En se proposant de suivre les passants (même si c'est à distance et/ou uniquement de visu), les enquêteurs s'exposent eux-mêmes aux regards des autres, et ce d'autant plus que l'espace est dépeuplé, peu dense en termes de fréquentation ou pratiqué

essentiellement par des habitués. La mise en œuvre de cette technique d'enquête permet ainsi de tester le degré d'anonymat et de visibilité en public.

Le tableau qui suit résume les divers points que nous venons d'indiquer.

	Mise en mouvement de l'enquête	Mise en mots de l'expérience	Mise en perspective des données	Mise à l'épreuve du terrain
1 ^{ère} personne	Explorer	Descriptions	Expériences comparées entre enquêteurs	Degré de lisibilité et de d'hospitalité de l'espace
2 ^{ème} personne	Accompagner	Entretiens	Analyse croisée des paroles habitantes	Degré de disponibilité des passants
3 ^{ème} personne	Suivre	Récits	Contextualisation des conduites sociales observables	Degré d'anonymat et de visibilité en public

Ce cadrage général du dispositif d'enquête étant fait, reprenons maintenant plus en détail chacune des trois techniques d'enquête mises en œuvre.

JE - la marche à la 1^{ère} personne

Se mettre à disposition du site

La marche à la première personne consiste à se mettre à disposition du site en se laissant porter et transporter par l'ambiance immédiate. Il s'agit ici de reconnaître de plein droit l'expérience corporelle de l'enquêteur lui-même. D'une certaine manière, plutôt que de postuler un rapport radical d'extériorité du chercheur vis-à-vis de son objet d'étude, nous plaidons pour réintroduire l'observateur au sein du dispositif d'enquête. Loin du positivisme, cette posture présente au moins trois avantages. Premièrement, ayant lui-même une expérience du terrain d'étude, aussi minime soit-elle, l'enquêteur est d'autant plus à même de comprendre les propos et les références des personnes enquêtées (enquête à la 2^{ème} personne) ainsi que les conduites et les attitudes des passants observés (enquête à la 3^{ème} personne). Deuxièmement, en partageant cette expérience première avec les autres membres de l'équipe, cela permet de mettre à jour autant que faire ce peut les représentations et présumés des enquêteurs eux-mêmes vis-à-vis de leur terrain d'étude. A cet égard, le fait que ce type d'enquête soit réalisé par un collectif d'enquêteurs est loin d'être anodin. Cela permet en effet de ne pas s'en tenir à des impressions purement subjectives mais au contraire à mettre à l'épreuve leur caractère plus ou moins partageable. Cela permet donc à la fois une attitude réflexive et collective. Troisièmement, en étant mise en œuvre dès le début du travail de terrain, cette approche à la première personne permet de tester la pertinence, la faisabilité et l'intérêt relatif des deux techniques d'enquête suivantes, en réajustant éventuellement leur protocole si besoin est. Plutôt donc que de partir d'un dispositif d'enquête clos une fois pour toute dès le départ, il s'agit de

concevoir de manière dynamique et variable l'expérimentation méthodologique et de travailler également sur les conditions de possibilité concrètes des deux autres perspectives (tu et il).

Dérives photographiques

L'expérience est donc ici celle de la découverte d'un nouveau territoire urbain que je rencontre à même les pas. Premier contact avec un espace inconnu et de nouvelles ambiances. Il s'agit ici de marcher librement, sans but affirmé et sans intentionnalité préalable, si ce n'est de me rendre disponible aux multiples sollicitations de la ville. Lors de cette tentative d'imprégnation in situ, je prends tout de même des notes, j'enregistre mes sensations et impressions, au fur et à mesure du trajet. J'indique où je me trouve et par où je passe pour pouvoir reconstituer après coup mon cheminement. Je prends parfois des photos quand l'envie m'en prend ou quand mon regard est capté par quelque chose. Cette dérive photographique sera restituée par la suite en agençant dans un même document le tracé de mon parcours, mes descriptions personnelles et mon album photo.

Notons que cette technique des dérives photographiques est loin d'être la seule possible pour mettre en œuvre une enquête à la première personne. Selon les terrains et les problématiques, d'autres sont bien sûr toutes aussi pertinentes. Citons pour exemple les journaux de bord, supports connus de longue date par les ethnographes ou bien encore le parcours d'un territoire les yeux bandés (que se passe-t-il sans la vue ?).

Cette première étape de la recherche devient véritablement pertinente dès lors qu'elle est mise en perspective avec et par les autres membres de l'équipe. C'est que chaque chercheur s'est prêté à cette dérive, peut ainsi mettre sa propre expérience et compétence à l'épreuve de celle des autres. Les diverses façons d'éprouver un territoire en marchant s'enrichissent mutuellement des colorations disciplinaires et formes de sensibilité mobilisées par chacun. Mais encore, la mise en commun des descriptions à la première personne révèle la capacité relative d'un terrain à faire l'objet d'un assentiment général ou au contraire à susciter des controverses. Selon les sites et leurs ambiances, la communauté d'explorateurs se met plus ou moins facilement d'accord pour dresser un portrait synthétique de l'expérience sensible des lieux traversés.

Précisons que dans les exemples qui suivent, nous nous appuyons sur un travail réalisé (entre autre) à l'Île Verte à Grenoble, petit quartier très proche du centre ville de Grenoble et clairement délimité par les méandres de l'Isère.



Petite illustration : corpus dérives photographiques

Les affections de la marche

Cette approche à la première personne aide à dégager les affections de la marche⁵, c'est-à-dire des manières d'être en marche en tant qu'elles expriment, traduisent et mobilisent les emprises de l'environnement sensible. En se rendant tout particulièrement perméables et réactifs aux flux ambiants, les enquêteurs révèlent par leurs conduites et dans leurs propos les diverses formes de mobilité piétonne auxquelles ils sont confrontés et qu'ils sont amenés à adopter. Il ne s'agit donc pas seulement d'identifier ici les espaces les plus propices à la marche (la superposition des cartes de dérives le permettrait dans une certaine mesure). Cela consiste plus fondamentalement à montrer comment des qualités d'ambiance particulières interagissent avec des manières d'être mobile singulières. Tout un vocabulaire est alors à inventer qui répertorie des façons de marcher (glisse, fuite, transit, piétinement, évitement, promenade, etc.) rapportées à des embrayeurs de marche (attracteur, accélérateur, facilitateur, suspensif, diffuseur, inhibiteur, etc.).

En procédant de la sorte, on se donne les moyens de penser l'efficace sensori-moteur d'un environnement urbain⁶, de montrer comment des contextes

⁵ Le corpus à la 1^{ère} personne a été tout particulièrement travaillé par Rachel Thomas au cours de notre recherche commune. Nous lui empruntons ici certaines de ses analyses. Notons néanmoins que pour notre part, nous nous intéressons davantage aux « affections de la marche » qu'aux « types de marche » à proprement parler tels qu'elle a pu les développer.

⁶ Sur cette question, se reporter en particulier à Jean-Paul Thibaud Mouvement et perception des ambiances souterraines. *Les annales de la recherche urbaine*. n° 71, juin 1996, pp. 144-152.

sensibles particuliers participent des ancrages et des embrayages de la marche. Mais si nous choisissons de parler des « affections de la marche », c'est aussi parce que les dérives photographiques donnent accès à diverses tonalités affectives ressenties par les enquêteurs au cours de leur périple. A cet égard, les démarches adoptées durant une dérive ne révèlent pas seulement comment l'environnement sensible mobilise le pas du marcheur, elles expriment également dans quelle disposition affective il tend à le placer. Il en va ici du lien indissociable entre sentir et se mouvoir, exploré à partir d'expériences in situ.

A titre d'exemple, le phénomène d'infiltration relevé dans le quartier de l'Île Verte à Grenoble n'est autre que le sentiment de pénétrer dans un lieu où l'on n'a pas vraiment sa place, tant on se sent observé, voire épié, en tant qu'intrus potentiel (cf. encadré ci-dessous).



Embarras à prendre des photos
« Impression que mon manège consistant à prendre des photos pourrait susciter de la suspicion chez les habitants et que quelqu'un m'épie peut être derrière les rideaux tirés... »

Le passage ne reste pas inaperçu
« Un chien qui aboie quand je passe devant une maison, il a dû m'entendre.... C'est vraiment un quartier très mort, il n'y a personne... »



Evitement des rues rayonnantes
« Mon parcours a été essentiellement périphérique... Les rues rayonnantes de l'Île Verte ne m'ont pas attirée, car elles renvoyaient à une sensation d'incongruité et de passage à découvert... »

Exemple du phénomène d'infiltration

Autrement dit, le phénomène d'infiltration peut être lu selon les deux versants d'une même médaille : soit en termes de mobilité, soit en termes d'affectivité. Notons pour terminer qu'avec le phénomène d'infiltration on comprend mieux comment les caractéristiques du terrain d'étude mettent à l'épreuve les conditions mêmes de la dérive photographique.

Tu - la marche à la 2^{ème} personne

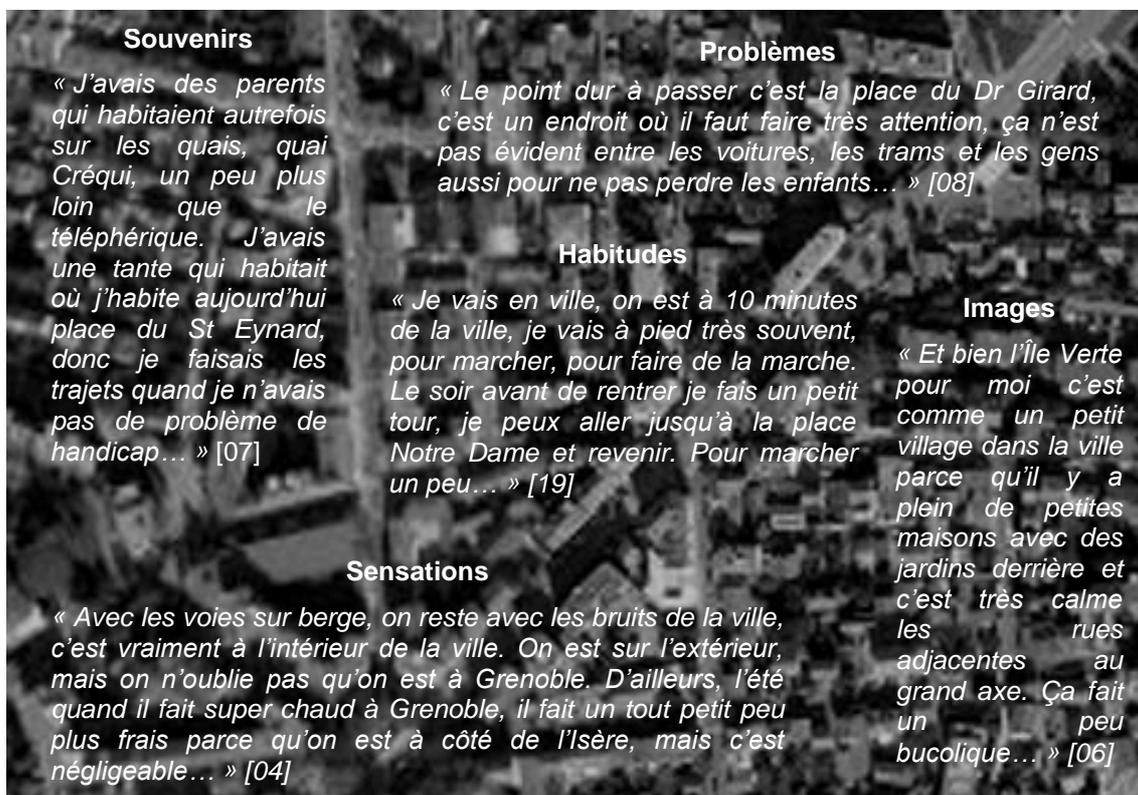
Se mettre à l'écoute des habitants

De toute évidence, si le travail sur l'expérience des enquêteurs est riche d'enseignement, il ne peut se suffire à lui-même. Il reste tout à fait nécessaire de se mettre à l'écoute des habitants et de passer par la parole de l'autre. Dans ce cas, les pratiques de la marche et sensations qu'elles convoquent ne sont plus uniquement vagabondes et exploratoires, elles sont généralement marquées du sceau de l'intentionnalité, d'un but et d'une destination souvent anticipés et de la connaissance ordinaire du quartier. Alors que l'enquête à la 1^{ère} personne se plaçait délibérément dans une réceptivité maximale aux ambiances et aux espaces traversés, l'enquête à la 2^{ème} personne permet plutôt de décliner divers types et degrés de réceptivité au milieu ambiant. La conduite esthétique n'est plus posée comme préalable, elle émerge éventuellement en situation. Selon ce que l'habitant a à faire, il est plus ou moins sensible aux variations d'ambiances des lieux qu'il parcourt. Il configure la plupart du temps son environnement à toute fin pratique mais se laisse parfois aller à une perception plus diffuse et désengagée. On peut alors observer comment un quartier, un territoire ou une séquence se prête plus ou moins à une expérience esthétique. Mais encore, le fait de passer par une parole in situ, en marche, permet de rapporter ce qui est dit par le passant à certains espaces que l'on parcourt avec lui. On prend connaissance des conditions effectives dans lesquelles se trouvent les passants au cours de leurs trajets et on se donne ainsi les moyens de mieux comprendre le sens des commentaires qu'ils en donnent. Cet ancrage situé de la parole en marche n'empêche pas pour autant les habitants de s'extraire de l'espace parcouru pour évoquer plus généralement le quartier ou la ville, des expériences passées, d'autres lieux ou d'autres situations. Cette parole à la deuxième personne navigue donc entre le commentaire sur l'environnement présent et le propos plus surplombant sur les pratiques et contextes habituels de la marche. Contrairement aux dérives photographiques donnant des instantanés de l'expérience in situ, les séquences accompagnées permettent d'accéder aux représentations sociales et à l'imaginaire collectif du territoire étudié. D'une certaine manière, cette technique d'enquête permet d'alterner entre divers registres d'énonciation et de changer de focale quand nécessaire.

Séquences accompagnées

L'approche à la 2^{ème} personne s'en remet donc à la parole de l'autre. Cela consiste à faire appel aux piétons rencontrés sur place (en différents points du territoire étudié), qu'ils soient résidents de longue date, usagers réguliers ou visiteurs ponctuels. Cette situation permet d'être confronté à une grande variété d'actions en cours : aller chercher ses enfants à l'école, faire ses courses, aller au travail, se promener,... Il s'agit d'accompagner dans leur trajet les personnes

qui l'acceptent, en leur demandant de nous faire part de leur expérience des cheminements. Selon les lieux, les passants se rendent plus ou moins disponibles à notre requête. Que leurs conduites soient d'accueil ou d'évitement, elles nous donnent une première indication sur la sociabilité et la disponibilité des marcheurs dans le quartier. Les propos mettent parfois à profit la situation de marche en prenant la forme d'une petite visite guidée, en s'appuyant sur le trajet pour illustrer une description, en interagissant avec la rencontre fortuite d'une connaissance... Les commentaires peuvent aussi se dire à l'arrêt quand ils requièrent et mobilisent toute l'attention de la personne interrogée. Quoi qu'il en soit, les paroles recueillies sont de diverses natures, alternant impressions du moment, descriptions du quotidien, évocations du passé, appréciations et associations personnelles, commentaires sur les relations de voisinage, les problèmes et les habitudes de déplacement...



Petite illustration : corpus séquences accompagnées

Il en va ici non seulement des pratiques piétonnières au sens strict mais aussi de l'ensemble des conditions susceptibles de les informer. Par leurs propos, les passants livrent petit à petit les différentes facettes et images du quartier, tel qu'il se présente en marchant, au fil des pas, du temps, des saisons, des circonstances. Un portrait se dessine alors, qui constitue en quelque sorte la toile de fond à partir de laquelle la marche se dote de qualités distinctives.

Là encore, cette technique des séquences accompagnées n'est pas la seule possible des enquêtes à la 2^{ème} personne. Diverses propositions existent qui mettent la parole en marche et se fixent des objectifs sensiblement différents, qu'ils soient d'ordre existentiels (méthode des itinéraires), d'ordre pragmatique (méthode des trajets voyageurs) ou d'ordre phénoménologique (méthode des parcours commentés)⁷.

Les constellations de la marche

Cette approche aide à dégager et spécifier des constellations de la marche. Il en va ici de l'intentionnalité constitutive de toute activité piétonnière. Divers et variés sont les motifs invoqués pour marcher ou ne pas marcher en ville. Si la marche procède bien d'un projet plus ou moins explicite et manifeste, d'un but plus ou moins gratuit ou utilitaire, celui-ci prend diverses formes et repose sur un faisceau plus ou moins complexe de conditions hétérogènes. Autrement dit, une constellation de marche procède de la rencontre entre une raison de marcher liée à un projet d'activité personnel (faire ses courses, se promener, aller au travail, forme physique,...) et un ensemble de circonstances dans lesquelles s'inscrit et s'actualise le projet en question (distance à parcourir, conditions climatiques, temps disponible, aménités des espaces à traverser, proximité des transports en commun, marche seule ou accompagnée, événements imprévus, connaissance du quartier,...). Il s'agit alors de mettre en évidence ces constellations de conditions qui rendent la marche envisageable, acceptable, probable, possible ou même souhaitable. Plutôt que de partir de la stricte opposition entre « marcher » et « ne pas marcher », nous approchons la marche dans sa variété de conjonctures.

Dans ce type d'analyse, ce ne sont pas seulement les conditions environnementales ou pratiques qui sont en jeu, ce sont les formes de vie urbaines dans leur ensemble. A cet égard, la marche n'est pas appréhendée ici uniquement pour elle-même, indépendamment des manières de vivre, elle est saisie dans un faisceau de relations et de contextes qu'il s'agit précisément de mettre à jour.

Prenons pour exemple une constellation que nous avons intitulée « marcher en connaissance de cause » (cf. l'encadré ci-dessous). A la lecture de quelques propos qui relèvent de cet agencement, on s'aperçoit que la marche convoque conjointement la morphologie spatiale (parcs, boulevard), le sentiment d'agrément (agréable ou pas), la fatigue physique (personne âgée ayant des difficultés à marcher), le type d'activité (faire ses courses), la gestion du temps et

⁷ Pour une revue de ces méthodologies, se reporter à *L'espace urbain en méthodes*, sous la direction de Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud, Marseille : Editions Parenthèses, 2001. Une autre proposition méthodologique impliquant les mêmes postulats de départ a été développée par Margarethe Kuzenbach « Street-Phenomenology. The Go-Along as Ethnographic Research Tool ». *Ethnography*. Vol. 4, n°3, 2003, pp. 449-479

de l'espace (minimiser la longueur du parcours), la connaissance du quartier (des commerçants connus), la structuration du trajet (des arrêts réguliers, des raccourcis)... Bref, tout un faisceau de conditions s'agence ensemble pour donner lieu à un mode d'existence singulier de la marche.

Une brève définition	Exemples de tactiques habitantes
<p>« Marcher en connaissance de cause »</p> <p>Marcher en connaissance de cause convoque la connaissance préalable du quartier et la possibilité d'anticiper les conséquences des décisions que l'on prend. La marche devient ici plus tactique, certains choix se font en fonction de la situation dans laquelle on se trouve et des ressources qu'offre le quartier. Des opérations concrètes qui configurent le trajet sont mises en œuvre par les passants.</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Couper : en passant par les parcs <i>« De temps en temps, je vais couper par les parcs qu'il y a derrière les trois tours, là on peut... on n'est pas obligé de passer le long du boulevard, donc de temps en temps, ça dépend... parfois j'ai l'impression que ça va plus vite et puis c'est plus agréable... »</i> • Morceler : faire les courses en plusieurs fois <i>« J'évite d'aller trop loin compte tenu du fait qu'il ne faut pas que je porte trop de poids. Donc je divise mes courses pour pouvoir faire des parcours pas trop longs par rapport au temps de fatigue et à la charge. C'est très morcelé, avec plusieurs trajets et arrêts... »</i> • Latéraliser : longer les commerces <i>« Je marche près des commerces. Avec les commerces, s'il m'arrivait quelque chose... bon, puisque j'ai un problème d'équilibre, il y a toujours une personne à qui je pourrais demander... »</i>

Un exemple de constellation : marcher en connaissance de cause

De toute évidence, d'autres logiques que celle des tactiques habitantes peuvent être en œuvre dans les pratiques de la marche en ville. Si « marcher en connaissance de cause » procède bien d'une constellation singulière, nous en avons repéré d'autres toutes aussi effectives. Sans entrer dans le détail de chacune d'elles, donnons-en simplement la liste :

- « Marcher pour le plaisir » consiste à marcher pour marcher, de façon gratuite et sans avoir nécessairement de but précis, souvent sans conditions particulières, tout simplement parce que c'est agréable. L'ambiance du quartier joue à cet égard un rôle tout à fait central. Ici dominent la qualité d'ensemble du milieu environnant et la sensation de bien-être qui en découle.

- « Marcher en connaissance de cause » implique la connaissance préalable du quartier et la possibilité d'anticiper les conséquences des décisions que l'on prend. La marche devient ici plus tactique, certains choix se font en fonction de la situation dans laquelle on se trouve et des ressources qu'offre le quartier (cf. encadré ci-dessus).

- « Marcher mais pas n'importe où » consiste bien toujours à marcher mais en opérant des distinctions entre les lieux. Pour diverses raisons, certaines parties du quartier se prêtent plus que d'autres à la marche. Bref, tous les lieux ne sont pas équivalents entre eux quand il s'agit de les pratiquer à pied. En

d'autres termes, la marche devient ici un analyseur de la composition du quartier, un filtre à partir duquel se révèlent certaines de ses caractéristiques. Le quartier n'est plus posé dans son unité mais plutôt dans sa diversité de situations.

- « Marcher à certaines conditions » pose explicitement la question du choix du moyen de transport. Des dilemmes peuvent exister entre marcher ou bien prendre le tram, son vélo ou sa voiture. Dans ce cas, certaines conditions peuvent infléchir la décision des habitants. Il s'agit ici de savoir si l'on décide de marcher ou de ne pas marcher, à quelles et dans quelles conditions. On a affaire ici à des cas limites qui pourraient facilement basculer d'une option à une autre.

- « Marcher selon l'occasion » révèle que la marche ne procède pas toujours entièrement d'une décision préalable ou d'une volonté affichée. Il arrive que ce soit simplement un concours de circonstances qui pousse les habitants à marcher ou bien encore qu'ils se saisissent de certaines occasions afin d'en profiter pour marcher. Tout se passe comme si l'effectuation de la marche, le passage à l'acte, avait besoin ici d'un embrayeur ou d'un prétexte qui ne relève pas complètement de soi-même. Dans certains cas, les passants sont amenés à marcher un peu plus que d'habitude. Ils sont alors déjà engagés dans une activité piétonnière mais des circonstances particulières les amènent à faire un bout de chemin en plus, à prolonger ou rallonger un peu leur parcours.

- « Marcher à l'habitude » met en évidence que dans la vie de tous les jours, les passants ont des habitudes de déplacement plus ou moins stables et constantes. Des répétitions de trajets et des régularités de pratiques structurent la vie dans le quartier. Le travail et l'épaisseur du temps deviennent ici une dimension incontournable à prendre en compte dans l'analyse de la marche, qu'il s'agisse d'un temps long ou d'un temps court, d'un temps répétitif ou non.

- « Marcher malgré tout » indique que les conditions sont rarement optimales pour marcher mais que cela n'empêche pas pour autant l'existence de pratiques piétonnières. Il n'en existe pas moins de nombreux obstacles à la marche, de conditions défavorables ou dissuasives qu'il est possible d'identifier. La question ici n'est pas de savoir ce qui permet ou favorise la marche mais au contraire ce qui pourrait la limiter, l'entraver ou l'empêcher. A cet égard, certaines catégories de populations (personnes âgées, personnes handicapées, enfants,...) s'avèrent particulièrement sensibles à de telles conditions.

Ces sept constellations ne prétendent pas être exhaustives mais couvrent néanmoins la plupart des situations rencontrées. Si l'on rencontre ces constellations dans tout territoire urbain, leur poids respectif et leur actualisation varient par contre de façon notable d'un terrain à un autre. Ainsi, avec ces

constellations de la marche nous disposons d'un outil de lecture permettant à la fois la transposition (application de cette grille d'analyse à tout type de territoire urbain) et la spécification (révélateur des caractéristiques et particularités d'un territoire en termes d'intentions de marche). Notons pour finir que ces diverses constellations impliquent des rapports différents au milieu ambiant et confèrent aux ambiances urbaines une prégnance et une emprise plus ou moins grande sur l'expérience des passants en espaces publics.

IL - la marche à la 3^{ème} personne

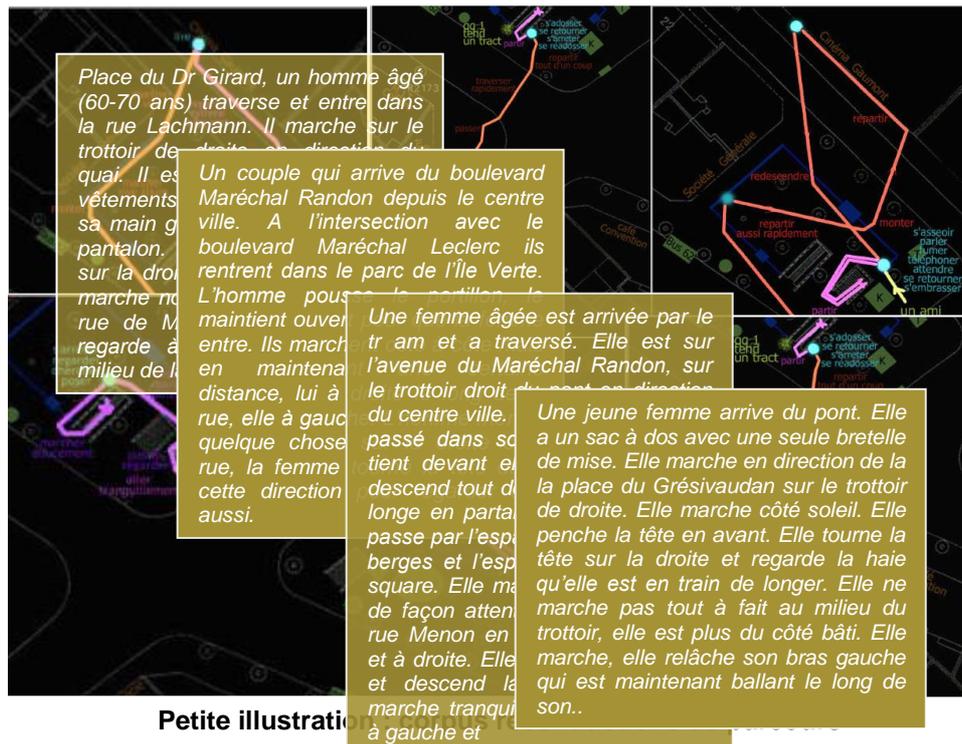
Se mettre au rythme des passants

Nous avons vu jusqu'à présent comment se mettre à disposition du site et comment se mettre à l'écoute des habitants mais comment se mettre au rythme des passants ? Que se passe-t-il donc quand le matériau premier n'est plus la parole mais le corps en mouvement ? Il en va ici de la marche à la 3^{ème} personne, quand il ne s'agit plus de décrire sa propre expérience ou s'entretenir avec autrui pour saisir la sienne mais plutôt de réciter les manières de bouger et façons de déambuler, de capter les composantes rythmiques et dynamiques des corps en mouvement. Cela consiste en particulier à reconduire les parcours des passants en adoptant leurs cadences et leurs démarches, à s'intéresser aux micro-événements qui émergent lors de leurs trajets. L'observation de visu et la mise en récit des conduites passantes permet ici de travailler sur l'inscription corporelle d'une ambiance, c'est-à-dire la manière dont des phénomènes ambiants s'expriment à même le corps des habitants qui en font l'expérience. Il en va des tendances motrices, expressions gestuelles et schèmes sensori-moteurs constitutifs de l'expérience d'une ambiance. D'une certaine manière, ce qui est recherché à partir de cette approche à la 3^{ème} personne ce sont des manières d'être en marche, des manières d'être corporelles en public.

Reconductions de parcours

Avec l'approche à la 3^{ème} personne, il s'agit de se rendre sur les lieux à divers moments de la journée et en observant aussi précisément que possible le parcours de divers piétons ou groupes de piétons. Cela consiste à suivre des yeux ou physiquement à distance respectable leurs va-et-vient (une attention toute particulière est portée par l'enquêteur à ne pas empiéter sur le territoire personnel du passant ou de la passante observé), noter les allures et les arrêts, prêter attention aux gestes et aux démarches, enregistrer les actions et les expressions, consigner les activités et les rencontres, relever les événements et les incidents... La réalisation concrète de ce protocole amène ainsi l'enquêteur se mettre en relative synchronie avec l'enquêté, à adopter et reconduire lui-même le rythme des personnes qu'il observe. Ces reconductions démarrent en divers points du quartier soigneusement choisis, de manière à diversifier autant

que possible les parcours observés. Notons qu'un tel protocole est plus ou moins facilement applicable en fonction de la nature du terrain d'étude, de son degré d'anonymat et de la densité de population présente. Suite au travail in situ, un récit de chaque reconduction de parcours est immédiatement composé. Les observations et comptes-rendus recueillis sur le terrain se traduisent sous la forme d'un texte synthétique, linéaire et continu, restituant par l'écriture le parcours du passant en respectant sa chronologie. Chaque trajet est aussi retracé sur un plan et doté d'un titre qui donne la tonalité dominante du récit.



Petite illustration

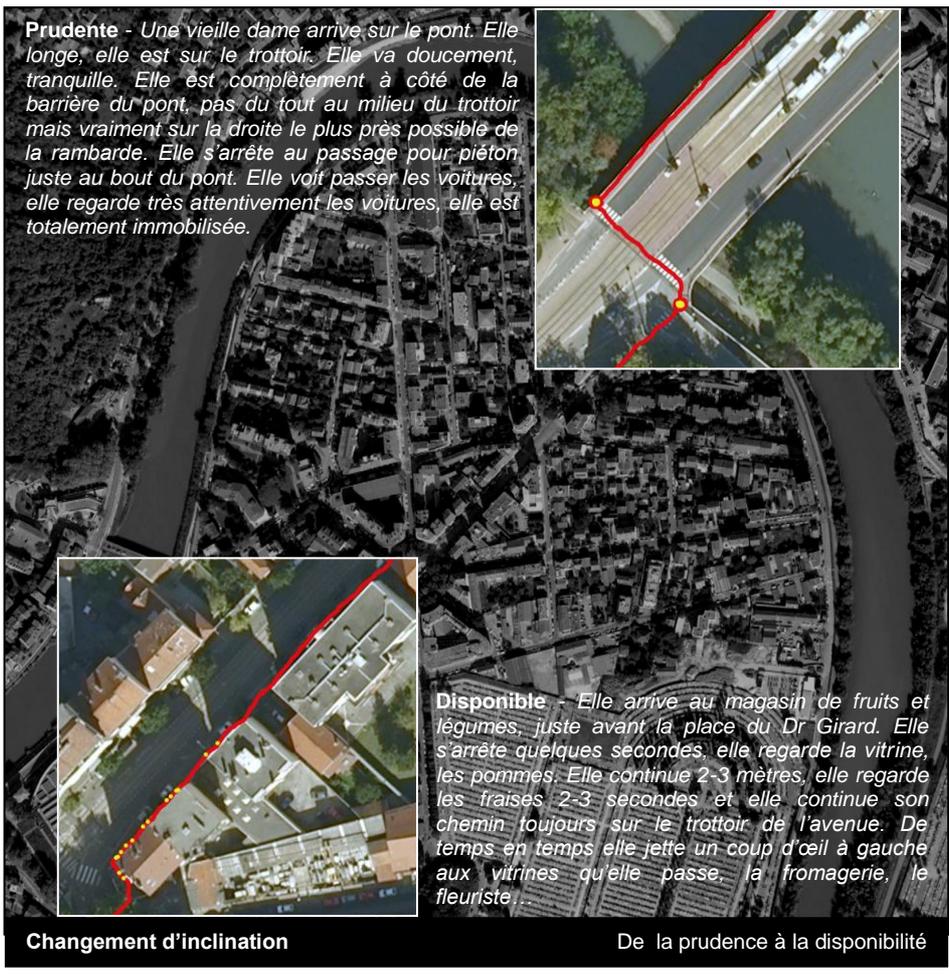
Là encore, la technique des reconductions de parcours est loin d'être la seule parmi les approches à la troisième personne. Nombres de travaux ethnographiques, éthologiques, psychologiques ou sociologiques ont développé l'observation, allant de l'usage de l'enregistrement vidéo à la constitution des cartes comportementales. Les reconductions de parcours offrent néanmoins l'avantage de mettre en adéquation l'objet d'étude (la marche) avec la technique d'enquête utilisée (reconduction en marche).

Les inclinations de la marche

Cette approche aide à mettre en évidence les inclinations de la marche c'est-à-dire des tendances motrices saisies en situation. Autrement dit, on s'intéresse à la manière dont des corps en mouvement s'inscrivent dans des contextes d'action et s'ajustent à des environnements construits. Ce ne sont donc pas seulement les conduites corporelles qui sont observées et analysées mais bien plutôt ces conduites rapportées à leur entourage immédiat. L'analyse du corpus recueilli repose sur divers descripteurs dont en particulier les formes de tracés

du trajet (linéaire, crénelé, zigzag,...), les occasions d'interactions sociales (croisement, rencontre, évitement,...), les rapports à l'environnement construit (contraint, confort, fluide,...), les allures et gestuelles observables (rapide, lent, en balançant les bras, avec souplesse,...). Ces diverses caractéristiques donnent sens et matière aux inclinations qu'il est alors possible de relever et de nommer.

Pour illustrer notre propos, prenons simplement l'exemple d'une dame qui marche sur une artère centrale du quartier de l'Île Verte et qui, au fur et à mesure de son trajet, est amenée à changer d'inclination (cf. l'encadré ci-dessous). Au début de l'observation, cette vieille dame fait montre d'une grande prudence sur le pont où elle se trouve puis également quand elle décide de traverser le boulevard. Mais quand elle se rapproche progressivement du centre du quartier et de la zone commerçante, elle module son attitude en s'arrêtant plus volontiers et en se rendant plus librement disponible aux attractions de son entourage (par exemple les vitrines des magasins). En l'espace d'à peine quelques centaines de mètres, nous sommes passés d'une inclination à une autre, de la prudence à la disponibilité, d'une attitude de vigilance à une attitude de curiosité.



Selon les environnements traversés et sur la base des ressources qu'ils offrent, les passants ont plus ou moins tendance à être pressés, déterminés, imprévisibles, préoccupés, hésitants, disponibles... Autant d'inclinations qui indiquent comment nos conduites corporelles s'ajustent et se modulent en fonction des lieux et de leurs ambiances. A cet égard, deux remarques finales s'imposent. D'une part, ce qui est particulièrement intéressant ce sont moins les inclinations elles-mêmes que leurs modulations et modifications au cours d'un trajet. On peut ainsi mettre en évidence comment, au cours d'un parcours, un contexte sensible se maintient ou au contraire se renverse, se prolonge ou se transforme. D'autre part, les éléments du contexte sensible exprimés par les inclinations concernent aussi bien des phénomènes d'ordre sensoriels (sonore, lumineux, thermique, olfactif...) que des phénomènes d'ordre pratique (gestion de l'environnement matériel et de l'aménagement urbain) ou d'ordre sociaux (rencontre, évitement, interpellation,...). Dans tous les cas, les inclinations assurent la synthèse de ces diverses dimensions à partir des conduites corporelles. Pour le dire autrement, les lieux se qualifient progressivement des manières de bouger individuelles mais aussi collectives.

Habiter la ville en passant

Il s'agissait donc de proposer une petite exploration méthodologique de la marche en milieu urbain. En proposant cette approche aux trois personnes, le propos était de comprendre comment, dans quelles conditions et selon quels processus la marche s'actualise, se module et s'altère. La thématique de la marche n'a pris véritablement de sens qu'à partir du moment où on l'a rapportée à celle des ambiances. Mais encore, ce lien entre marche et ambiance est passé par l'identification d'un certain nombre de descripteurs (affection, constellation, inclination) qui, chacun à leur manière, fonctionnent comme des opérateurs de la marche. En d'autres termes, ces descripteurs aident à pointer du doigt des formes et degrés d'emprise des ambiances urbaines sur la marche. Nous nous demandions en introduction « qu'est-ce qu'habiter la ville en passant ? ». Ce bref parcours au pays de la marche nous conduit à formuler une hypothèse qu'il resterait à étayer plus amplement : la marche nous permet moins de saisir une expérience « dans » la ville ou même « de » la ville mais plus fondamentalement « avec » la ville. Une nouvelle posture émerge peut-être, consistant à accompagner le monde urbain en train de se faire. C'est ainsi que Tim Ingold nous invite à travailler sur la notion d'accompagnement et sur ce qu'il est possible de faire « avec ». Laissons-lui donc le dernier mot :

« En habitant le monde on n'agit pas sur lui, on ne fait pas des choses au monde ; bien plutôt nous nous embarquons avec lui. Nos actions ne transforment pas le monde, elles sont une partie et une parcelle du monde en train de se transformer lui-même ».